

Séance du jeudi 21 mars :

à l'occasion du « **Printemps des poètes** », elle sera consacrée à **François CHENG**.

Des liens pour découvrir ou retrouver cet écrivain-poète :

https://www.lacanchine.com/L_Cheng-bio.html

<http://larepubliquedeslivres.com/notre-vraie-vie-cest-litineraire-de-notre-ame/>

<https://www.franceculture.fr/oeuvre/francois-cheng-entretiens-avec-francoise-siri-suivis-de-douze-poemes-inedits>

Réfugié en 1949 dans un pays dont il ne parlait pas un mot, l'académicien, qui a connu le dénuement, a écrit, dans notre langue, des livres de célébration.

«Je viens de loin», dit François Cheng, académicien français, né en Chine. Il a vu le jour en 1929, sur fond de guerre civile, puis sino-japonaise. «Pour les Chinois, insiste-t-il, la Deuxième Guerre mondiale a commencé en 1937.»

Son père, spécialiste des sciences de l'éducation, est l'un des premiers boursiers envoyés aux États-Unis. À son retour, haut fonctionnaire, il assure à ses quatre enfants et à son épouse une situation confortable, mais sans excès. L'été, la famille prend ses quartiers au mont Lu, «un univers paradisiaque, exploré par les missionnaires occidentaux au XIXe siècle, fréquenté par de grands lettrés». Pour fuir l'avancée des Japonais, la famille trouve refuge dans le Sichuan, au fin fond de la Chine, au cœur d'un village environné de montagnes, baigné par une rivière fleurie. Pour se rendre au lycée, François Cheng traverse «ce paysage merveilleux de collines boisées, l'idéal de la beauté révélée par la nature ».

« Ce sont eux - vous avez quinze ans, seize ans... - qui vous inspireront vos premiers poèmes, ces signes que vous tracez qui sont là aussi montagnes, rivières, vallées, sur l'espace vital du papier. La fusion entre l'apprenti poète, le paysage qu'il parcourt et les signes qui le disent est totale. Et là, dans cet univers d'images et des mots que vous réinventez, vous lisez aussi. Vous lisez beaucoup. Tous les classiques chinois, bien sûr.», dira l'écrivain Pierre-Jean Rémy dans son discours de réception à l'Académie française, le 19 juin 2003.

François Cheng est né le 30 août 1929 à Jinan, dans la province du Shandong ; il y restera jusqu'à l'âge de trois ans. Mais sa famille, originaire du Jiangxi, possédait une maison familiale à Nanchang, où elle séjournait l'été. De ces périodes estivales l'auteur garde en mémoire ses rencontres avec le Mont Lu (Lushan). C'est un lieu culte pour les Chinois, en raison de sa beauté. De nombreuses évocations poétiques, picturales, philosophiques et religieuses ont été écrites depuis les temps anciens sur ce lieu unique en Chine.

Après avoir vécu un an à Pékin, François Cheng a passé son enfance à Wuhan (Wuchang), dans la province de Hubei. De cette ville située sur les bords du Yangzi, l'auteur gardera un souvenir émouvant, souvenir qu'il évoquera lorsqu'il comparera ce fleuve immense à la Loire qu'il découvrira en compagnie de son épouse et dont il ne cessera d'apprécier les couleurs et la lumière changeante. Comme le montre cette évocation extraite du Dit de Tianyi où l'auteur contemple la Loire et se souvient de son passé : «Nous abordâmes le fleuve à un endroit où il était particulièrement large. Les voix se firent lointaines. Au milieu du courant, les remous espiègles ou surnois jouaient avec les bancs de sable, aussi indolents que les reflets des nuages qui passaient. Je me crus au cœur d'un de ces paysages antiques qu'aimaient à représenter les peintres de l'Âge

classique. Paysage préservé dans ce coin perdu, oublié par le temps. Nous sommes là, tous deux, oubliés aussi, mais nous retrouvant infiniment l'un l'autre. [...] »

C'est aussi dans la ville de Whuan où les deux courants majeurs du bouddhisme sont très présents, l'École de la Terre Pure et l'École du Chan, que l'auteur va très tôt se sensibiliser aux valeurs spirituelles de l'Orient. Il sera particulièrement sensible au bouddhisme chan (Zen) dont la perception se rapproche du taoïsme. Devenu écrivain, sa poésie et ses romans se feront l'expression de ces pensées, notamment à travers l'évocation d'une écoute attentive du monde et de la quête d'une élévation intérieure.

François Cheng séjourna à Wuhan de 1933 à 1937, où il entama sa scolarité à l'école primaire. En 1937, après l'invasion et le déploiement des armées japonaises dans le centre de la Chine, sa famille, comme beaucoup d'autres, fut contrainte de remonter le Yangzi en bateau afin de se mettre en sécurité. L'objectif était d'atteindre Chongqing dans le Sichuan.

François Cheng séjourna à Chongqing de 1937 à 1945. À cette époque, la population autochtone était peu importante, il y avait surtout des réfugiés. En effet, quand Nanjing, la capitale du Guomindang, est tombée devant les envahisseurs japonais en 1937, Chongqing est devenue la capitale de guerre de la Chine «nationaliste». En raison de sa position géographique, la nouvelle capitale était un endroit protégé. La ville était devenue le centre de la culture, car les intellectuels comme les responsables d'universités s'y étaient réfugiés.

En tant que capitale guerrière, la ville a subi une campagne systématique de tirs aériens. Les forces japonaises ont pratiqué des bombardements aveugles frappant non seulement les cibles politiques, militaires et économiques, mais aussi toutes ses rues, écoles, boutiques et habitations. L'objectif de cette campagne était de « détruire la volonté de résistance de l'ennemi ».

Chongqing fut la ville la plus bombardée de toute la seconde guerre, des centaines de milliers de civils furent tués. La guerre contre le Japon a laissé des traces indélébiles au cœur de la nation chinoise. Lorsque les gens évoquent la résistance contre l'agression japonaise, ils éprouvent chagrin et colère. Leur lutte a duré quatorze ans (du 18 septembre 1931 au 15 août 1945).

C'est ce souvenir, relaté dans *Le Dit de Tiany*, qui a touché le lectorat chinois contemporain de François Cheng. Pour ceux qui ont été témoins de cette période, il s'opère une identification avec les personnages de l'histoire, et chez les Chinois francophones naît une forme de reconnaissance pour avoir évoqué ce sujet en français.

Malgré la fin des hostilités contre le Japon en 1945, en raison de dissensions politiques, la Chine entra dans la guerre civile, et le pays ne retrouva pas la paix. L'existence à Chongqing fut, durant ces années de guerre et d'après-guerre, chaotique. C'est durant cette période trouble et intense au niveau politique que François Cheng a découvert l'existence d'écrivains, de poètes progressistes comme Xu Chi, Hu Feng, Zeng Zhuo..., qui allaient influencer ses engagements politiques et patriotiques. Mais leur élan, malheureusement, fut coupé par les conditions tragiques de la guerre civile.

En 1947, François Cheng quitte définitivement la ville de Chongqing qui est devenue un lieu de guerre ouverte entre le Guomindang et le Parti communiste chinois. Les sentiments de souffrance, de regret et d'impuissance face à cette guerre qui n'en finit pas sont longuement exprimés dans son roman, mais aussi dans certains de ses poèmes.

Quittant la ville dévastée par la guerre civile, François Cheng s'est rendu, selon ses propos, «à l'insu de sa famille», avec deux de ses camarades à Hongkong où il séjourna pendant six mois. «À cette époque, j'avais seulement seize ans et je n'avais aucun sens de mes responsabilités envers la société. Responsable de mes propres actes, j'ai fait une fugue sans mot dire à mes parents. À ce moment-là, le désordre causé par la guerre régnait dans le pays. Ne recevant pas de nouvelles, mes parents croyaient que j'étais mort. »

À Hongkong, François Cheng fit connaissance de plusieurs personnalités patriotiques et progressistes qui vouaient un amour profond à la nation chinoise. Ils influencèrent et instruisirent ce jeune enthousiaste. Aujourd'hui, François Cheng est encore convaincu : « À partir de ce moment-là, j'ai senti que le sort de la patrie était étroitement lié au mien ! J'ai éprouvé alors un sentiment de responsabilité nationale. Il ne s'agit pas de grands discours ! »

Pendant ses études secondaires F Cheng lit des auteurs français : « À la fin de la guerre, vous gagnez Nankin avec votre famille pour y aborder enfin, vaille que vaille, vos études supérieures. Vous avez dix-huit ans, vous découvrez davantage encore la littérature française. Ils sont nombreux. Naturellement Stendhal et Balzac, Hugo, Flaubert, Zola. Mais deux noms s'imposent plus particulièrement à vous, qui ont dans la Chine qui est la vôtre une résonance particulière. Romain Rolland, d'abord mais aussi André Gide qui sera pour vous un phare » (Pierre-Jean Rémy)

En 1948, l'écrivain obtient, grâce à son père, une bourse de l'Unesco pour venir étudier la peinture occidentale en Europe.

Arrivé en France en 1949 *, initialement pour deux années d'études, il se voit contraint d'y rester. La situation politique a changé en Chine continentale, la guerre civile s'achève, les communistes ont pris le contrôle du pays. Le 1er octobre 1949, Mao Zedong fonde la République Populaire de Chine sur la place Tiananmen. Une politique autoritaire est menée alors contre les intellectuels. Mao ne veut plus du modèle confucéen des lettrés, fondé sur « la remontrance moralisatrice », et refuse que les étudiants continuent de recevoir dans les écoles le même bagage classique et libéral qu'autrefois. En 1954, la Chine adopte une constitution qui remplace le Programme commun et met un terme inattendu à la phase de développement régie par la Nouvelle Démocratie. À partir de ce moment-là, il est devenu difficile pour un Chinois de sortir ou de rentrer dans le pays. Face aux changements politiques et culturels, François Cheng décide de ne pas retourner dans son pays et de s'installer définitivement en France. Ainsi l'année 1949, qui devait être simplement le début d'un séjour universitaire, est devenue l'année de rupture avec la Chine continentale. Elle clôt de façon imprévisible et irréversible les années chinoises de François Cheng, marque la fin de son parcours initial en Chine, qui devient la terre de son enfance et de son adolescence.

- Il a choisi la France : en 1949, sa famille se trouvant à Paris où son père participait à la mise en place de l'Unesco, les parents décidèrent d'aller s'installer aux États-Unis, et lui de rester ici. Le boursier qu'il était s'est bientôt mué en un exilé sans revenus, condamné à affronter la solitude et à gagner durement de quoi subsister.

Toutefois, même si c'est au terme de trente-cinq années de vie en France que François Cheng retourne pour la première fois dans son pays, loin d'oublier ou de renier la Chine, le poète est toujours demeuré profondément attaché à la culture et à la langue chinoises : « Je vis en France depuis 1949, je suis retourné dans mon pays pour la première fois en 1984, mais en réalité, je n'ai jamais quitté la Chine. Au contraire, je suis profondément lié à cette culture, à ces destins, à tous les faits historiques et humains. » « Je suis en Europe ; mais je suis lié avec la patrie par le cœur à tout moment. C'est envers ce vaste territoire que j'éprouve des soucis et des sentiments profonds. »

De même, lorsqu'il nous parle de la langue, il précise : « Cette langue est porteuse, elle aussi, d'une pensée et d'une conception du monde. Étant idéographique, elle est reliée sensuellement et même charnellement à l'univers vivant. Cette part- là, je la porte toujours en moi, dans ma manière d'approcher la nature, l'univers vivant ou même le monde humain sur le plan affectif. J'admets que je suis devenu un peu dédoublé. C'est-à-dire qu'il y a toujours en moi cet être qui vit et en même temps cet autre qui me regarde vivre. Je suis devenu dialogue. Car [...] si j'ai embrassé la langue française et, à travers elle, épousé toute une tradition poétique en

Occident, je n'ai jamais cessé d'être inspiré par ma tradition poétique native qui, loin de m'alourdir, continue à me porter dans le sens de la croissance, telle une vieille nourrice fidèle. »

Cette nécessité fut tout d'abord, pour François Cheng, d'être confronté, à partir de **1954**, avec la fermeture de la Chine vers l'extérieur, à une nouvelle vie, à une autre définition de la vie ayant pour horizon l'exil. Comme il l'explique à Bernard Pivot lors de l'**émission Double Je** : «Je savais que mon destin serait d'errer. Tant que je vivais en Chine, j'avais l'illusion d'être enraciné dans un terroir, dans une langue, dans un courant de vie qui continuait coûte que coûte. J'étais à présent sans racines sur cette terre d'Occident qui m'attirait tout en se fermant à moi. J'ai eu une longue période d'adaptation! Je dirais quinze, ou même les vingt premières années. [...] J'ai dû accepter toutes sortes de «petits boulots» pour survivre. Les plus honorables étaient des leçons privées et des traductions. J'ai aussi fait la plonge, j'ai travaillé comme magasinier. J'ai dû apprendre le français par le début, et ce fut un long apprentissage !»

Lorsque l'auteur fait parfois allusion à cette nouvelle vie en Europe, émergent alors les souffrances de la solitude vis-à-vis des siens, des autres et de ses compatriotes, la difficulté d'être au cœur d'une autre langue : « [...] La plupart des étudiants chinois qui étaient venus avec moi sont repartis. Je pensais moi aussi retourner dans mon pays. Mais en 1954 s'est développée dans la Chine nouvelle une campagne contre les écrivains. Un ami, celui du livre, le poète Haolang, était persécuté. J'ai compris que quelque chose s'était cassé, que je ne pouvais plus revenir chez moi. J'ai pris conscience de l'exil. Jusque là, je n'étais qu'un étudiant à l'étranger. Je suis devenu un immigré, que l'on pouvait regarder avec mépris, avec la conscience d'une solitude totale, poursuivi par une sorte d'interrogation métaphysique sur moi-même : qui suis-je? Pourquoi suis-je si loin de ma terre natale? Quel est ce destin absurde?»

Sentiment d'étrangeté, d'être un éternel étranger, à la «marge de l'existence» même, comme le relate l'auteur dans son discours prononcé à l'Académie française : «Tout exilé connaît au début les affres de l'abandon, du dénuement et de la solitude. Déchiré entre la nostalgie du passé et la dure condition du présent, il expérimente une souffrance plus "muette", plus humiliante, qui le tenaille : n'ayant qu'une connaissance rudimentaire de la langue de son pays d'adoption, il se voit réduit à un être primaire aux yeux de tous. [...]»

Il épouse Micheline Benoit en **1963** et est naturalisé français en **1971**.

Pour l'écrivain, le choix de la langue implique une manière d'être et d'être au monde, c'est un acte esthétique et éthique. L'acceptation d'écrire dans une autre langue, selon Graf Dürckheim, est la clef qui ouvre la porte à la Vie. Dans cette perspective de la vie, c'est l'autre qui nous fait être. Dans cette rencontre vers Soi et vers Autrui, le parcours de l'auteur, solitaire au début, s'est ouvert, ensuite, à la voie universitaire, puis à la reconnaissance institutionnelle.

Au milieu des années 1980, à la suite d'une grave maladie, il écrit le Dit de Tianyi (publié en 1998)

Ainsi, après le prix André Malraux obtenu pour sa **monographie sur Shitao**, François Cheng obtient la même année, **1998**, le prix Femina pour son premier roman **Le dit de Tianyi**. En **2000**, il reçoit le **prix Roger Caillois** pour son recueil de poèmes, **Double chant**, et en 2001, l'Académie française lui décerne le **Grand prix de la Francophonie** pour l'ensemble de son œuvre.

Les distinctions remises pour ses divers travaux vont asseoir sa notoriété dans le paysage littéraire français. Mais c'est en **2002** que l'écrivain recueille la consécration suprême, il devient **membre** de la pluri centenaire **Académie française**, où il succède au fauteuil de Bourbon-Busset. Ainsi, l'année 2002, année charnière dans la vie littéraire de l'auteur, est un véritable accomplissement pour l'homme exilé de son pays d'origine. Émotion qu'il a exprimée dans son Discours de réception à l'Académie :

«Mesdames, Messieurs de l'Académie, Sans doute convient-il qu'un jour, par-dessus l'écoulement des siècles, depuis l'autre bout du continent Eurasie, depuis ce vieux pays qu'est la Chine où les lettres étaient vénérées comme choses sacrées, quelqu'un vînt jusqu'ici, jusqu'en ce

lieu consacré, pour rendre hommage aux plus hauts représentants de la culture d'un pays qui est l'un des phares de l'Europe occidentale.[...]

Reconnu après un long parcours de vie, semé de tourments et de doutes, cette consécration suprême pour ce grand admirateur de la culture et de la littérature françaises pourrait se résumer par cet extrait de L'Éternité n'est pas de trop : «La rencontre entre les hommes prend un aspect abrupt et pour ainsi dire naïf, faite d'abord d'étonnement, puis de sympathie naturelle, même si la vraie compréhension - si elle doit avoir lieu - ne saurait venir que plus tard. [...] En fin de compte, une rencontre authentique se situe toujours au niveau plus profond ou plus élevé, ouverte sur l'infini, comme celle que peuvent vivre, justement, l'homme et la femme. Par-delà les paroles, un regard, un sourire suffit pour que chacun s'ouvre au mystère de l'autre, au mystère tout autre. »

Propos écrits par l'écrivain, mais qui rejoignent ceux du président Jacques Chirac dans son communiqué du 13 juin 2002 :

«En élisant François Cheng, l'Académie française a choisi d'accueillir un immense écrivain, un homme rare, "un homme sans prévention et sans cuirasse " comme il se définit lui-même. Je me réjouis tout particulièrement de cette élection qui fait honneur à l'Académie et qui fait honneur à la France. De son exil, de son exploitation bouleversante des chemins de l'amour vrai, de son itinéraire entre Orient et Occident, François Cheng a conçu une œuvre riche, profonde et délicate. Une œuvre universelle. Philosophe, poète, traducteur des plus grands poètes français, calligraphe de renom, François Cheng est un sage pour notre temps. Son élection à l'Académie française vient illustrer magnifiquement ce combat pour la diversité et le dialogue des cultures qui est le combat de la France. »

La femme de François Cheng est originaire de Touraine, région où la Loire inspire le poète.
Son prénom français fait référence à saint François d'Assise.
Il est le père de la sinologue Anne Cheng.

Pour célébrer « **Le printemps des poètes** », nous n'avons lu que ses poèmes : ce sont des œuvres courtes, parfois des quatrains.

« Qui accueille s'enrichit / Qui exclut s'appauvrit
Qui élève s'élève / Qui abaisse s'abaisse.
Qui oublie se délie / Qui se souvient advient
Qui vit de mort périt / Qui vit de vie sur-vit (Enfin le royaume)

Extrait du recueil "À L'ORIENT DE TOUT" (2005)

L'aigle invisible est en vous / Rochers surgis de nos rêves
En nous la flamme / En nous le vol / En nous la nuit fulgurante / Que nous ignorions
Rochers surgis de nos rêves / L'invisible aigle est en vous

Embrassant Yng / Endossant Yang
Frayant en nous la voie sûre / Que nous ignorions
Sol craquelé / Ciel constellé
En nous votre élan charnel / À l'aube de toute route / Vous dressez vos corps ailés

Parfois nos mains calleuses / Brisant les frimas figés / Un ange renaît sourire

Participe à la Communauté : "L'âme du poète"

- « **Double Chant** ». Encre marine. 2002.

En français et en chinois, les poèmes de François Cheng figent un instant de la vie de l'univers et en restitue le double chant terrestre et céleste.

Dans son écriture comme dans sa réalisation, le double recueil de poèmes de François Cheng laisse transparaître le désir de ralentir le temps, à défaut de l'arrêter. Dans leur tessiture et dans la magnificence de leur reliure à la chinoise, chacun des deux recueils rassemblés en coffret sous le titre Double Chant invite le lecteur à prendre le temps, à découvrir d'abord le chemin de l'écriture avec les doigts puis les yeux, dans une lecture sensuelle et d'abord muette.

François Cheng a calligraphié lui-même son texte en chinois et en français.

Son écriture, légèrement italique couvre ainsi les deux-tiers de chaque recueil, « Un jour, les pierres » et « L'Arbre en nous a parlé » .

La lecture du texte français calligraphié met en évidence la très grande proximité de la voix qui s'y fait jour. François Cheng est là, tout près, contre notre oreille, et sa poésie contemplative et méditative nous touche par sa simplicité. Imprimé, le même texte acquiert plus de gravité, peut-être parce qu'il devient, dès lors irrémédiable. Un jour, les pierres offre un exemple de cette dualité. (Matricule des Anges)

- **Le long d'un amour**. Arfuyen. 2003.

« Un seul regard reprend tous les regards / Un seul mot libère tous les échos / Un seul geste rompt l'unique fièvre / Un seul geste rouvre toutes les veines // Nul sang n'est perdu nulle chair vaine ». C'est sur ce poème que s'ouvre le recueil, longue méditation sur l'amour humain et sa signification spirituelle.

Chacun y reconnaîtra ce timbre de voix humble et puissant, tremblant et imperturbable, qui parcourt l'œuvre entière de cet étrange taoïste, si différent et si proche de nous, en qui bien des lecteurs aujourd'hui se reconnaissent.

Citons un des textes récents de ce livre : « L'Être n'est-il pas cette musique / Qui depuis l'origine / cherche à se faire entendre / Qui attend / chaque instant de chaque jour / et chaque jour de toute vie / Que la main sache enfin toucher la lyre. »

- **Qui dira notre nuit**. Arfuyen. 2003

- **À l'orient de tout**. Œuvres poétiques. Gallimard. 2005.
Préface d'André Velter.

François Cheng a également développé une œuvre de poète qui le révèle tel qu'en lui-même : discret, pudique, attentif aux mouvements des choses, des êtres et du temps.

Cette anthologie poétique, la première composée par l'auteur de L'éternité n'est pas de trop, incite à un partage qui délivre, propose un parcours lucide qui se veut à la fois serein et alerté.

Tous les poèmes rassemblés par François Cheng ressemblent à des instants fragiles, des envois à peine notés, des méditations légères. Avec eux, le fugace, l'impermanent peuvent devenir des alliés, des amis bénéfiques et transitoires, même si rien ne peut les empêcher de passer. Sans oublier qu'il est toujours un viatique pour les obstacles qui restent à franchir, pour la route qui

reste à inventer, pour la beauté qui reste à capter en chacune de ses incarnations, en chacune de ses métamorphoses.

- « **La vraie gloire est ici** ». Gallimard. 2015.

Avec ce livre, au titre qui a tout d'un énoncé manifeste, François Cheng ose de déroutants alliages : l'âpreté et la joie, le silence et la lucidité, la mort et les nuages, les oiseaux et les larmes, l'émoi et les étoiles... C'est qu'à force d'avoir mordu la poussière d'ici-bas les mots n'en finissent plus de renaître. Des âmes errantes ou du phénix, on ne sait qui mène la danse. Mais il suffit de la splendeur d'un soir pour que l'univers entier résonne soudain. Il suffit de la sincérité d'un seul cœur brisé pour que la fulgurante beauté délivre de la fragilité humaine :

Car tout est à revoir, Tous les rires, tous les pleurs, Toute la gloire...

Il y a dans ces pages un souffle de vie qui prend à la gorge. Sans doute parce qu'il provient d'une voix sans autre exemple. D'une voix qui éperonne la pensée, avec une acuité foudroyante et douce. La parole de François Cheng est bien celle d'un penseur, d'un poète, d'un sage passionné qui ne craint rien, pas même d'affirmer que «la vraie gloire est ici». (4^{ème} de couv Gallimard)

- « **Enfin le royaume** » Gallimard 2015. édition revue et augmentée 2018.

Forme brève, mais moins abrupte que le haïku, le quatrain ne s'en tient pas au lapidaire, il sait donner du rythme à la pensée, à l'émotion, à la surprise, il sait initier un questionnement, amorcer une méditation, esquisser un chant.

À la suite des poètes chinois des origines, mais aussi d'Omar Khayyâm et d'Emily Dickinson, François Cheng atteste ici du pouvoir singulier de ce mode d'expression resserré, pourtant si peu enclos, si ouvert aux résonances, aux errances fertiles, voire à une manière salutaire d'envoûtement simple (4^{ème} de couv Gallimard 2018)

A ceux qui habitent la poésie

Tu ouvres les volets, toute la nuit vient à toi, / Ses laves, ses geysers, et se mêlant à eux,
Le tout de toi-même, tes chagrins, tes émois, / Que fait résonner une très ancienne berceuse.

Toute la neige à toi seul, / Prunus perçant la blancheur ;
Toute la terre en toi seul, / Jet de sang jailli du cœur

- On peut lire aussi **le premier ouvrage** de François Cheng sur la poésie chinoise (2000)

« L'écriture poétique chinoise / Suivi de Une anthologie des poèmes des Tang (ed Points)

L'idéogramme restitue à la fois le lien secret qui relie les choses et le souffle qui les anime. Diamant taillé selon la correspondance des symboles, incantation des tracés incarnés, la poésie chinoise fascine par une unité sui generis entre écriture, calligraphie, peinture et musique. François Cheng entreprend dans cet ouvrage une analyse sémiotique de ce système signifiant situé d'emblée au niveau de la métaphore et dresse l'inventaire des procédés poétiques fondés sur la cosmologie chinoise : Vide-Plein, Yin-Yang, Homme-Terre-Ciel. Double questionnement : mise à l'épreuve de la sémiologie dans un champ qui lui était inconnu ; dépassement de la simple

curiosité exotique pour sonder en retour ce qui a pu être réprimé dans les pratiques signifiantes occidentales. L'analyse se nourrit des plus beaux poèmes des Tang (618-907), dont l'auteur renouvelle profondément la lecture.